

# LANGUES RÉGIONALES EN TOPONYMIE SPÉLÉOLOGIQUE

## LE CAS DE L'OCCITAN

par Jean-Frédéric BRUN (1)

(Groupe d'Étude et de Recherche Spéléologique et Archéologique de Montpellier)

Avant la vogue des trivialités du style « aven du Cyclomerdier », « exsurgence des Doigts Sanglants », « grotte du Renard Ventilé »... qui s'impose désormais avec vigueur, les explorateurs de cavernes donnaient à leurs découvertes des noms à résonance locale, correspondant à la toponymie de l'endroit.

Beaucoup de « traditionalistes » restent encore, heureusement, attachés à cet usage classique et considèrent les cavernes comme un élément du paysage calcaire, part intégrante de ce cadre austère et fascinant qui n'a nul besoin de calembours grossiers pour rehausser son charme.

Respecter la toponymie locale, c'est en fait accepter la réalité de tout un environnement humain marqué par la vie en pays calcaire. A l'heure où ces contrées se vident de leurs habitants, c'est essayer d'être autre chose qu'un touriste pressé qui ne voit pas plus loin que le bout de son jumar. S'intégrer dans l'esprit d'un pays qui a ses hommes, ses réalités, ses problèmes. Et sa langue.

Car ce n'est un secret pour personne : il existe dans l'hexagone sept langues, dites régionales : l'alsacien, le basque, le breton, le catalan, le corse, le flamand et l'occitan, dont le seul rapport avec la langue de Racine est la situation géographique. Certaines d'entre elles, comme l'occitan et le catalan, sont d'importantes langues de culture étudiées dans le monde entier. Toutes présentent un charme et un intérêt considérables, et mériteraient à coup sûr un autre sort que la guerre sans merci qui leur est faite.

La plupart des cavernes françaises portent donc des noms autochtones dont la francisation actuelle n'est qu'une falsification.

Le respect le plus élémentaire aurait voulu qu'on respectât la langue à laquelle ils appartiennent. Il est pourtant rentré dans les mœurs, même pour des autochtones, d'utiliser les toponymes défigurés et dénaturés qu'ont officialisés le cadastre et la carte IGN. A tel point qu'on ira jusqu'à corriger tel auteur qui tente de renouer avec une graphie moins corrompue.

Cette situation est plus entretenue par l'inertie des habitudes que par une volonté délibérée de destruction. Il n'en reste pas moins que la France est actuellement le seul pays d'Europe, et sans doute un des seuls au monde, qui néglige d'appliquer les préceptes de l'U.N.E.S.C.O. pour la sauvegarde des « cultures minoritaires », situation que l'importance de ces cultures sur le plan de la civilisation rend totalement intolérable.

Une mise au point précise était nécessaire.

Les lignes qui suivent visent surtout la langue d'oc, victime de choix de l'assimilation linguistique. Elles n'ont rien de limitatif et sont parfaitement transposables aux autres langues non françaises parlées dans l'hexagone.

### UN PEU D'HISTOIRE...

Le Midi de la France ou Occitanie correspond à un tiers de la superficie de l'hexagone : c'est le territoire de la langue d'oc, par opposition à la langue d'oïl ou Français. L'occitan, importante langue de civilisation au cours du haut Moyen Age, devait quitter peu à peu l'usage écrit à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, sous l'effet de la domination française. A partir de 1790, une politique de colonisation culturelle intensive devait peu à peu imposer le français comme langue parlée, et ce n'est qu'après 1850 qu'un large mouvement de renaissance, animé par la haute figure du

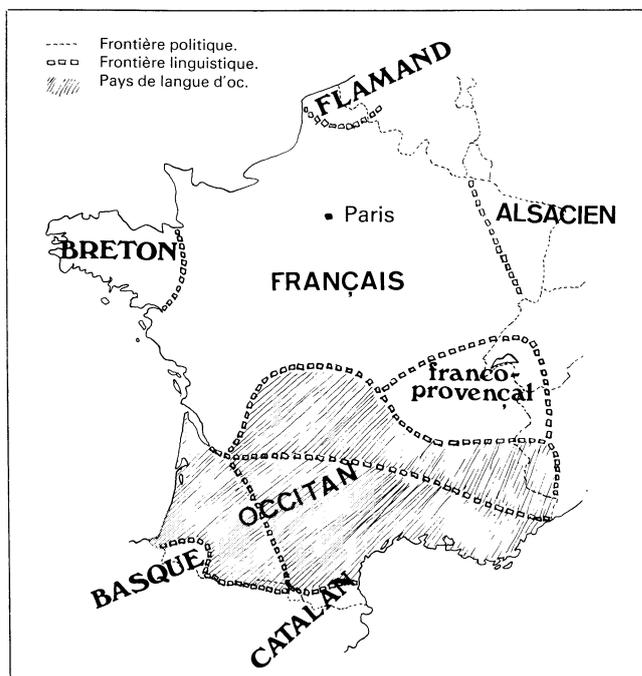


Schéma des différentes langues de France, mettant en place l'Occitan et ses trois subdivisions dialectales.

poète Frédéric Mistral, rendu à l'occitan sa dignité de langue à part entière.

En 1976, l'occitan, restauré dans sa graphie classique, demeure le parler quotidien de plusieurs millions de Français, tandis que ne cessent de se multiplier chanteurs et écrivains d'Occ. dans un bouillonnement culturel et artistique tel que l'Occitanie n'en avait pas connu depuis sept siècles...

### UN PEU DE LINGUISTIQUE...

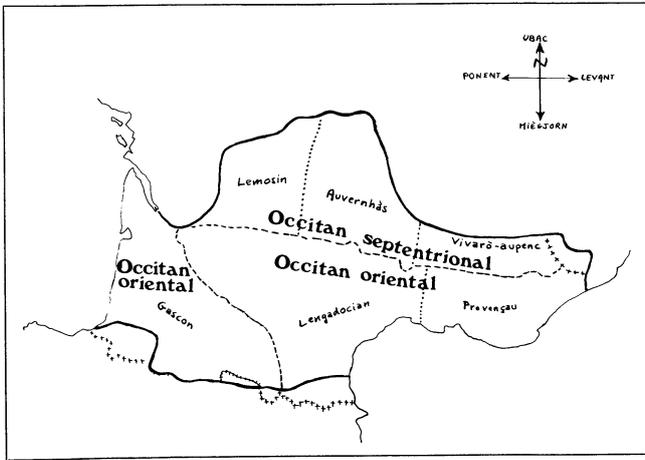
Langue romane, c'est-à-dire issue du latin comme l'italien, le français, le portugais, l'espagnol, etc., la langue d'oc se subdivise en trois vastes sous-ensembles :

- 1 - l'occitan oriental (languedocien et provençal), souvent considéré comme dialecte « central » de référence;
- 2 - l'occitan occidental ou gascon;
- 3 - l'ensemble septentrional des parlers nord-occitans (limousin, auvergnat et vivaro-alpin).

Il faut préciser que ce territoire linguistique déborde légèrement les frontières françaises à l'Ouest (Val d'Aran) et à l'Est (vallées occitanes d'Italie auxquelles appartient notamment le Marguareis...).

La zone franco-provençale est un ensemble de parlers de transition entre français et occitan, qui déborde sur l'Italie (Val d'Aoste) et la Suisse Romande.

(1) Membre du Conseil d'Études de l'Institut d'Études Occitanes (IEO).



La Langue d'Oc : trois grandes variétés, six dialectes.

Quant au catalan, c'est une langue très voisine de l'occitan dont elle dérive originellement, à tel point que certains linguistes en font un quatrième rameau d'une langue d'oc élargie en occitano-catalan. Le Roussillon, qui recouvre le département des Pyrénées-Orientales, sort du cadre de cet article limité à l'Occitanie stricto sensu.

### SPÉLÉOLOGIE EN OCCITANIE...

L'Occitanie ainsi définie couvre donc les régions spéléologiques D et F, et une partie des régions C, E, G et M. Elle correspond à des régions karstiques classiques et célèbres : les Alpes de Lumière, les Causses et la bordure cévenole, les Garrigues, les Corbières, les Pyrénées centrales...

Le Vercors et la Chartreuse, pays des grands gouffres alpins, appartiennent à la région franco-provençale, ainsi qu'une partie du Jura.

Une importante partie du karst français est donc incluse dans l'éventail des terres d'Oc. Il ne faut pas s'étonner dès lors que les habitants de ces massifs calcaires aient enrichi leur parler d'un riche vocabulaire descriptif adapté au paysage karstique.

C'est là que tout se complique : car Martel et ses disciples vont faire de l'Occitanie un des berceaux de la Spéléologie, créant le vocabulaire de cette science nouvelle à partir des mots locaux, considérés à cette époque d'aliénation culturelle comme dialectes de langue française. Cette vision erronée se retrouvera d'ailleurs de nos jours dans le lexique des termes spéléologiques dialectaux publié par les Annales en 1959 (2). En toute bonne foi, ces auteurs pensent que ces « patois », simples corruptions rurales de la langue de Racine, n'ont ni grammaire, ni littérature : le sens des mots fluctue d'un village à l'autre, etc. Ces idiomes fourniront donc des néologismes à bon marché : Aven, Baume, Bouldou, Causse, Cingle, Coulière, Embut, Event, Font, Foux, Gour, Goule, Goutal, Igue, Planiol, Rajal, Rascle, Sorgue, Sotch, Vauclusien, sans parler d'autres que l'usage n'a pas retenus ou de fantaisies comme Estavelle, Inversac (3), etc. Le mot Lapiaz est un emprunt au franco-provençal, comme Adret, Combe, Cluse, Hubac, vocables qui existent également en occitan.

La situation est donc très confuse : des mots occitans qui possédaient un sens précis ont été francisés avec une définition très spécialisée qui n'a souvent que peu de rapport avec l'originale. Bien souvent, on normalise des sens figurés et locaux au détriment du sens général du mot : c'est si facile ! **Rascle** signifie râteau avant de signifier lapiaz. Un **Embut** est un petit objet domestique qui porte en français le nom d'entonnoir, et ne devient une perte qu'au hasard des métaphores toponymiques. Le plus bel exemple est celui du « **sotch** ».

(2) AA - 1959 - Lexique des termes spéléologiques dialectaux rassemblés par le groupe scientifique du Comité National de Spéléologie, *Annales Spél.*, XIV (3-4) : 323-331.

(3) Voir Gèze - 1971 - *Spelunca*, 4, p. 29. Estavelle viendrait de la corruption du vieux **Estervelh** (tourbillon). Le dictionnaire de Mistral mentionne la prononciation « **estavèl** » pour ce mot. Inversac venant de **Enversar** serait à écrire **enversac**, graphie conforme à la phonétique.

(4) Signifie également tombeau, enclos à porcs.

Sotch est un mot français qui signifie « doline ». Certains lexiques précisent même qu'il s'agit d'un type déterminé de doline. Pour être complet on précise parfois que ce mot est un emprunt fait par Martel aux parlers caussenards. Cherchez « Sotch » dans un lexique occitan : ce sera en vain. Ce mot n'existe pas dans cette langue. Par contre, les habitués des Causses savent qu'on appelle souvent les dépressions du nom de « sòt » (4), forme substantivée de la préposition **sot** qui signifie « dessous ». Il y a d'autres mots pour dire dépression : **fonzal**, **enfonzada**, **baissa**... Il y a même **baissiera**, que certains auteurs écrivent Veysière, confondant semble-t-il dolines et plants de noisetiers (**vaissieras**).

Les cartes IGN confondent souvent ces dolines (**sòts**) avec un exercice sportif sans grand rapport avec elles ; **lo sòt del caval**, par exemple, petite doline du Larzac, devient saut du Cheval. Sur la Causse Noire il y a même l'aven du « Saut des Avens » !

Toujours mieux, lorsque la dépression devient vaste, on lui octroie un suffixe augmentatif : un grand **sòt** est un **sotàs**. Sur la causse de Blandas, l'aven des Sotasses sera donc l'aven des Soutasses.

Il serait trop long de conter par le menu les extravagantes aventures de cette modeste préposition substantivée, qui, soit dit en passant, n'a jamais eu la prétention d'être le mot propre et irremplaçable pour qualifier cette forme karstique, pas davantage que **canòla**, par exemple, n'est un mot spécialement créé pour désigner les rues de rocher dolomitiques ! La langue d'oc n'a pas été créée spécialement pour les spéléomorphologistes !

La notation « sotch » correspond à la prononciation locale du pluriel de « sòt » : un **sòt**, des **sòts**. Tout simplement.

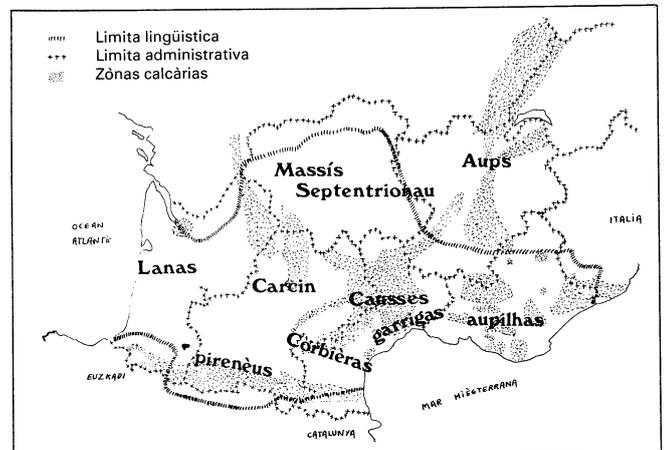
### ORTHOGRAPHE ET NOMS DE LIEU...

L'occitan possède bien entendu, comme toute langue, son orthographe classique et traditionnelle, avec des règles qui lui sont propres.

Longtemps entretenu dans l'ignorance de cette culture qui était la sienne, le Méridional a été tenté d'écrire sa langue d'une manière « phonétique », c'est-à-dire selon les règles graphiques du français. Les deux langues étant phonologiquement très différentes, cela aboutit à des monstruosité. La grande caverne ou **baumassa** devient une Baoûmasso, l'abîme ou **vauri** devient un Baouri, etc.

La renaissance mistralienne utilisait encore, pour rester à la portée de l'occitanophone moyen, une orthographe largement francisée à laquelle beaucoup de Provençaux sont restés fidèles, car c'est celle des chefs-d'œuvre de Mistral, d'Arbaud...

Mais depuis plus d'un siècle, observant que l'emploi de l'orthographe médiévale rétablissait l'unité de cet ensemble de parlers de prime abord disparate, les écrivains occitans entreprennent de la moderniser et de l'adapter à la langue moderne, travail qui fut parachevé par l'œuvre linguistique de Louis Alibert, dont la *Gramatica Occitana segon los parlars Lengadocians* parut en 1935.



Occitanie : régions naturelles et régions administratives, avec figuration des principaux massifs calcaires.

Cette réforme graphique, rétablissant par le biais du graphisme-support l'unité profonde de la langue, a largement amplifié le mouvement de renaissance des pays d'Oc.

Mais, parallèlement, dans les publications spéléologiques, on continue à employer une cacographie désolante, héritage de six siècles d'ignorance. On continue même à parler de « patois », assimilant l'antique et prestigieuse langue d'oc à un quelconque jargon très localisé, lors même qu'elle intéresse 200 000 km<sup>2</sup> et 11 millions de personnes.

Le résultat, nous l'avons sous les yeux. Il y a bien longtemps que les énormités qui inondent nos publications ont cessé de me faire rire. Le massacre des noms de lieu est quotidien. Honteux d'être les dépositaires d'une culture qui ferait l'orgueil de bien des nations officielles, nous nous acharnons à en défigurer les restes. Des noms de lieu dont la résonance ferait rêver sont transformés en charabia ridicule.

Le système veut que moi-même, écrivain occitan, me vois obligé pour publier en spéléologie, non seulement d'écrire en français, ce qui est déjà difficile à admettre, mais encore d'employer pour ces noms d'abîmes auxquels j'ai rendu leur dignité dans mes notes personnelles cette graphie barbare. La mort dans l'âme, j'écris Calaven de la Séoubio pour Caravenc de la Séuvia, Baoumo déou Duyou pour Bauma dau Dugo, Aven des Offraous pour Aven de las Afraus. L'aven de la Montagne Mauvaise (Caravenc de Montmau) est réduit à porter le patronyme ridicule et changeant de Moumaou, Munaou, Mumaou...

La langue d'Oc est une des richesses culturelles de l'Europe, et mérite bien plus que tel ou tel amas de pierrailles d'être traitée comme un chef-d'œuvre en péril : le minimum que l'on puisse exiger de tous est de cesser de la poignarder lâchement dans le dos. Ne reconnaître aucune orthographe décente à une langue lors même qu'elle en possède une depuis plus de 900 ans, c'est évidemment nier son existence. Ceci s'appelle selon l'U.N.E.S.C.O. un génocide culturel.

Pour parler du Hölloch ou de Mammoth Cave, on n'écrit pas en français Heullor ou Mamosse Queiv. Pourquoi les langues non françaises n'auraient-elles pas droit à un respect analogue ?

Je propose donc que les noms de lieu soient à l'avenir correctement orthographiés dans leur langue; cette revendication ne me paraît pas particulièrement osée! Il suffirait qu'à l'avenir tout auteur, pour peu qu'il n'ait pas la compétence nécessaire, fasse appel à un écrivain occitan ou à un membre de l'Institut d'Études Occitanes, notamment pour les inventaires, qui ont valeur de référence. Des publications spécialisées comme *Spelunca* devraient avoir une commission de normalisation orthographique. Si elles répandent l'usage correct, c'est celui-ci et non plus nul autre qui fera loi. Certes, il faudra secouer un peu notre inertie, au début. Mais nous aurons ainsi la satisfaction de ne plus participer au massacre de ces langues opprimées, et de contribuer pour la part modeste qui nous incombe, au sauvetage d'une des grandes richesses de notre pays.

Jean-Frédéric BRUN  
7 bis, rue de Porto  
34000 MONTPELLIER

## ANNEXE 1

Traduction exacte de quelques mots occitans  
d'emploi courant en spéléologie.

**Abis** (abisme est un gallicisme) : s.m. : gouffre impressionnant, immensité, multitude (latin abyssus).

**Alenador** (pron. AlénaDOU) : s.m. : littéralement « souffloir », lieu où se manifeste un souffle (du verbe **alenar** : respirer, souffler).

**Bauç** (pron. Baws) : s.m. : falaise, paroi de rocher (mots de sens voisin : **Barra**, **Rancareda**, **Ranc**, **Rôc...**).

**Bauma** = **balma** (pron. BAWmo) : s.f. : porche rocheux formant abri sous roche, en général entrée de grotte. Par extension grotte. Les dérivés de ce mot contiennent une idée de cavitation : **Baumèla**; **Baumeta** : petite cavité; **Baumelut** : Caverneux; **Baumàs**, **Baumassa**; **Baumarassa** : cavités vastes et profondes.

**Bevedor** (pron. BévédOU) : s.m. : « buvoir », c'est-à-dire point d'absorption. Mot orthographié « Bois-tout » par Martel!

**Boca** (pron. BOUco) : s.f. : bouche, et par extension entrée, orifice, gouffre.

**Bolidor** (pron. BouliDOU) : s.m. : lieu où se manifeste un bouillonnement. Par extension source entre des galets.

**Bòrna**, **bòrnha** : cavité.

**Brudor** (bruDOU) : toponyme de cavités dérivé de l'adjectif **brusidor** (= bruisseur). L'exurgència de la Brudoira à Revens (Gard) doit donc son nom au verbe **brusir** (= bruire).

**Bufar** (pron. BuFA) : v. trans. : souffler. **Bufador** signifie trou souffleur. En Gascon le f évoluant en h on aura **Buhar**, **buhador**, etc. Ex. : la Buhada deth Gandilh, cavité du massif d'Arbas.

**Caravenc** : s.m. : synonyme local d'**Avenc**, comme **Barenc**, **Barranc**, **Capval**, **Garagalh**, **Gorg**, **Tomple**, **Regage**, **Iga**, **Tindol**, etc.

**Cauna** (KAWno) : s.f. : synonyme exact de grotte, dont **Bauma** plus usité n'est qu'un toponyme, comme **Cabòrna**, **cusa**, **croslò**, **badòrca**, **espelonga...**

**Cingle** : s.m. : vire, corniche au milieu d'une paroi rocheuse.

**Cròs** : adj. = creux. **Cròsa** (KROzo) est un synonyme exact de cavité (= **cavitat**).

**Dotz** (pron. Douss) : s.f. : toponyme d'exurgences pérennes de débit supérieur à 10 l/s. Ex. : las Doses de Jonta. La résurgence des Douze près de Meyrueis (Lozère) n'a rien à voir avec le chiffre 12. En Occitan, il existe plusieurs vocables spécialisés pour les sources de différente ampleur, depuis la **Sòrga** qui donne naissance à une rivière (Sòrga del Larzac à Cornús, Aveyron), jusqu'au **Gotal** (simple suintement dans un abri sous roche), en passant par la **Fos** (Foux) qui est souvent une grotte résurgence, la **Font** (exemple Font Estorba près de Bélesta, Ariège, etc.).

**Fendilha** : s.f. : fissure (impénétrable).

**Gorg** (pron. Gour) : bassin naturel d'eau profonde, et par extension eau profonde, abîme marin : synonyme : **Tomple** (TOUMplé).

**Gola** : s.f. : synonyme de **Boca**. Par extension grotte-perle, comme **englotidor**, **engolidor**, etc.

**Potz** : s.m. (pron. Pous). Équivalent de puits. En Gascogne on trouve **Podac** (lo Podac Gran est un abîme du massif d'Arbas).

Cette liste ne contient pas les néologismes du vocabulaire spéléologique occitan moderne, qui sont calqués sur les autres langues latines : **amarratge**, **anticlinal**, **aragonita**, **arnesc**, **baudrièr**, **blocaire**, **calcita**, **catonièra**, **cavèrna**, **cavernament**, **cavemicolas**, **corrodir**, **corrosion**, **decalcificacion**, **descendor**, **diaclasi**, **difluència**, **diverticul**, **dolina**, **dolomia**, **erodir**, **escorrença**, **estac**, **estalactita**, **estrechidura**, **esvent**, **exurgència**, **falha**, **fistulosa**, etc. qui ont fait l'objet d'une récente publication.

Elle ne tient pas compte de mots rares ou littéraires révélés par notre enquête : **cavanhàs**, par exemple, est l'exact équivalent de « lapiaz », mieux que **foratièra**, **traucaria** ou **rascle**.

Sa seule justification est de présenter le sens commun de vocables que les spéléologues emploient surtout dans un sens figuré, ignorant souvent la signification première.

## ANNEXE 2

Orthographe classique de l'occitan

L'emploi du graphisme-support permet de regrouper sous une forme écrite unique, qui est celle des textes médiévaux, toutes les variantes phonétiques d'un même mot. Il rétablit en outre la parenté de l'occitan avec les autres langues romanes.

Il n'y a donc qu'une seule langue occitane avec plusieurs prononciations locales (voisines) dont l'écrit ne notera que les accidents principaux.

Une prononciation moyenne (languedocienne) dont la valeur n'est qu'indicative donne la valeur suivante aux notations classiques.

### Accentuation

Tous les accents sont toniques, on ne les note que lorsque leur place est irrégulière ou lorsqu'ils apportent une modification phonétique.

L'accentuation porte en règle sur l'avant-dernière syllabe (**Bauma**, pron. BAWmo). La dernière syllabe est alors non accentuée et semi-muette (**Vauri**, pron. BAWri), aven, lieu escarpé; **Exurgència**, pron. EssuurdgENSio, etc.).

Si le mot se termine par une consonne, il est accentué sur la dernière syllabe (**Avenc**, pron. ABÈN).

### Valeur des lettres

Le a évolue souvent en o, correspondant au e muet du français local : (Avenc de las Pèiras, pron. obèn de los PEYros). i et u se prononcent comme en Français.

e se prononce é. O se prononce « ou » (Bolidor, pron. BouliDOU), sauf porteur d'un accent grave (toujours tonique) (**la Cròsa**, pron. KRÓzo). Prononcé ou et tonique, il portera donc l'accent aigu (**Marlòs**, pron. marLOUSS), adj. = marneux).

### Diphthongues

L'occitan en est friand. Ce sont les victimes de choix de la francisation toponymique, avec ces hideuses notations en aou, oou, etc.

La lettre u a la valeur de w à la fin : **Cauna** (pron. KAWno) = caverne. En début de diphthongue, elle évolue plutôt en i : **Bramabuðu** (brámobiow) = Bramabiau. La lettre i en fin de diphthongue est comme le i de « aïe » : **Blocaire** (pron. blouKAiré), bloqueur. Mais porteuse d'un tréma, elle devient syllabe à part entière : **lo país** (pron. lou Pa-hiss), etc.

### Consonnes

En finale, r et n ne se prononcent généralement pas : **englotidor** (pron. éngloutiDOU), perte; **plan** (pron. Plô), endroit pat. En Provençal, n se prononce mais pas le s des pluriels : l'avenc dei Cameliers (Gard) se prononcera « Camélié » ou même « caméié ». I évolue en diphthongue hors du Languedoc : **Sinclinal** s'écrira alors **Sinclinau**. f évolue souvent en h en Gascogne : **Femna** (femme) s'écrira **Hemna**, d'où le nom du Clôt de la Hemna môrta, célèbre abîme pyrénéen. Lh et Nh correspondent à ly et ny (**falha**, faille; **montanha**, montagne), sauf en fin de mots où ils deviennent l et n simples (**lo vièlh**, pron. lou Bièl, = le vieux). En Provençal, ils conservent leur valeur en fin de mot : **lo garagaih**=lou garaGai...

## LA PREMIÈRE ET LES CLASSIQUES

Les programmes de sortie proposés par tous les spéléo-clubs nous révèlent : les spéléologues dans leur ensemble font moins de sorties d'exploration que de sorties rééditant des parcours déjà connus. La traversée de Bramabiau, la grotte de la Malatierre à Bournois, le Boundoulaou, les grottes de Pierre-la-Treiche, etc. sont de ces « classiques » de la France souterraine.

En regard, les comptes rendus d'activités nous montrent que, pour des raisons diverses, ce sont les visites de ces cavités classiques qui réunissent le plus grand nombre de participants. La répétition même de ces sorties, d'année en année, témoigne du plaisir que l'on y trouve, un agrément où se mêlent l'enchantement de parcourir une belle cavité, la joie de se retrouver ensemble sous terre et la fierté de vaincre des obstacles réputés. N'est-ce pas cela, la spéléologie ?

Pourtant, sur les programmes, ces courses classiques prennent souvent des appellations modestes : sortie d'initiation, collective à l'occasion d'une fête, sortie topographique, etc. Rarement on avoue : visite de telle grotte connue. Comme s'il y avait une honte à parcourir une caverne ou un gouffre sans autre justification que de foncer vers des terres inconnues ! Parce que chacun se veut héroïque pionnier des profondeurs. Mais devant ce mythe du conquérant des ténèbres, où demeure le plaisir de la grotte en soi ?

Il faut reconnaître que l'exploration reste et doit rester la fin dominante de la spéléologie. Ce sport souterrain n'est pas une activité de rond-de-cuir, mais au contraire l'univers des gouffres reste et doit rester l'un des derniers domaines de l'aventure. La finalité de la spéléologie, c'est la « première ».

Ceci réaffirmé, la conquête souterraine ne doit pas nous aveugler. Les plaisirs de l'exploration ne doivent pas faire oublier les autres joies que l'on éprouve sous terre. Il n'y a pas que des records en spéléologie.

Pour la défense et l'illustration de ces randonnées « classiques », soulignons d'abord qu'elles ne sont pas dépourvues des mérites de l'exploration. Dans l'exploration, il n'y a pas qu'une inconnue, il y en a deux : la grotte et le spéléologue. Quel spéléologue ne s'est jamais demandé : « Comment vais-je passer cet obstacle ? » Et les frémissements qui accompagnent cette question n'ont rien à voir avec le caractère plus ou moins connu de l'obstacle ; ils dépendent uniquement de la psychologie du spéléologue. Dès lors, ce délicieux pincement au cœur, qui est l'un des charmes du sport souterrain, peut être éprouvé en dehors d'une « première ». La victoire sur soi-même exige-t-elle de s'exercer en terrain toujours vierge ?

D'ailleurs y a-t-il plus de mérite à explorer une caverne

horizontale dégagée par un coup de mine ou à traverser le réseau de la Dent de Crolles, depuis le P. 40 jusqu'au Guiers Mort, itinéraire pourtant maintes fois réalisé ? Que ceux qui hésitent à choisir aillent faire la traversée du Glaz !

Troisième argument en faveur des « classiques » : les cavités explorables sont en nombre limité. La notion chancelante des prises de date, l'âpreté des luttes pour s'approprier la maîtrise d'un grand gouffre sont les conséquences somme toute peu flatteuses de cette rareté. Exploration, que d'énergie on gaspille en ton nom !

Et puis enfin, à quoi servirait-il qu'en moins d'un siècle, la France ignorée ait révélé quelques centaines de magnifiques cavités si on ne les pratiquait pas ?

Mais diront les esprits chagrins, ces grottes-là sont sacrifiées ; ces « classiques » sont condamnées à devenir des spéléodromes pollués. A ceux-là, il faut répondre que l'on détruit ce que l'on méprise mais qu'on protège ce que l'on aime. Le pollueur est celui qui ne connaît pas la caverne ou qui la méprise. Ceux qui traversent un gouffre pour gagner au plus vite les portions inconnues n'aiment pas forcément cette cavité. Ils préfèrent souvent leur palmarès personnel. Parmi les meilleurs spéléologues du moment, rares sont ceux que l'on retrouve lors d'un nettoyage de caverne. Les véritables efforts de protection sont plus souvent le fait de spéléologues modestes, parce que ceux-ci pratiquent la caverne pour ce qu'elle leur apporte et non pour ce qu'on en dira. Revaloriser la pratique de la simple randonnée souterraine, au détriment des héroïsmes conquérants, augmentera certes la fréquentation de certaines cavernes mais augmentera aussi la qualité des spéléologues. Dès lors, elle diminuera leurs pollutions.

Pratiquer les quelques centaines de grottes classiques du sous-sol français est aussi un facteur de sécurité. Nul ne peut préjuger des obstacles que l'on va affronter lors d'une exploration mais il est facile de prévoir ceux que l'on va franchir dans une course classique. On peut même les chiffrer. C'est dans ce but que j'ai proposé une cotation des difficultés en spéléologie (*Spelunca* 1975, 2, pp. 11-12). On peut ainsi classer ces cavités par ordre de difficulté croissante en fonction de critères objectifs.

Dégager les grottes essentielles, les « classiques » de la spéléologie, est finalement l'objectif de tous les spéléologues dotés d'une conscience.

La randonnée « classique » c'est l'avenir. Mais, en spéléologie, le futur n'a-t-il pas déjà commencé ?

Pierre MINVIELLE  
24, rue de Varize  
75016 PARIS